

## Première partie

### La réalité

#### I

Aube... Prénom prometteur d'une journée resplendissante.

Au b... Au bout du petit matin. Premiers mots emblématiques d'un poème fulgurant.

« *Au bout du petit matin* », ainsi débute le texte fondateur de la poésie d'Aimé Césaire.

Aube, ainsi s'appelle la fille d'André Breton.

Elle est née le 20 décembre 1935. Jacqueline Lamba, sa mère, et André Breton, son père, se sont mariés un an et demi auparavant. Leurs témoins s'appellent Éluard et Giacometti. L'époux a publié en 1924 le *Premier manifeste du Surréalisme*. Un groupe se constitue autour de lui, avec Philippe Soupault, Louis Aragon, Paul Éluard, René Crevel, Michel Leiris, Robert Desnos, Benjamin Péret. Il entend marier le «Changer la vie» de Rimbaud au «Transformer le monde» de Marx. Il vit de la vente de tableaux de sa galerie d'art parisienne, à l'enseigne de *Gravida*. Et il

écrit. Ainsi, *L'Amour fou*, en 1937, dont le dernier texte s'adresse à Aube.

Ses adversaires l'ont baptisé, par dérision, le «pape du surréalisme». Le mot, injuste, n'est pas infondé: Breton excommunié comme personne. Mais l'essentiel est ailleurs. Il est dans l'écriture automatique, dans le hasard objectif, dans l'humour noir. Quand éclate la guerre en 1939, André Breton est mobilisé. Après la débâcle, il est l'hôte à Marseille d'Américains qui lui proposent l'hospitalité de l'Oncle Sam.

Pour sa part, Aimé Césaire n'est connu que des siens – ses amis, ses maîtres et ses élèves. Natif de Basse-Pointe, dans le nord battu des flots de son île, brillant écolier, le Martiniquais fait ses études à Fort-de-France, au lycée Schœlcher, assidu de la bibliothèque du même nom dont les livres sont ses meilleurs amis. Au début des années 1930, Césaire vogue vers la France. Il entre à l'École normale supérieure, noue une amitié sans faille avec le Sénégalais Senghor – rejoints par le Guyanais Damas. A trois, ils fondent la «négritude». Poussé par un professeur, l'Antillais donne à *Volontés*, une revue confidentielle, son *Cahier d'un retour au pays natal*. Alors que s'amoncellent les nuages guerriers, il retourne dans son île avec sa jeune femme, Suzanne. L'un et l'autre entament une carrière de professeurs de lettres.

Ayant déjà mené une revue à Paris, *L'Étudiant noir*, Aimé Césaire publie le premier numéro de *Tropiques* en Martinique en avril 1941. A ses côtés, son épouse, René Ménil, Thélus Léro, Aristide

Maugée. La colonie subit les pesantes contraintes du régime de Vichy incarné par l'amiral Robert.

Quand Breton et Césaire se rencontrent, le premier a 47 ans, le second 28. Ils ont déjà en commun, sans le savoir, le rejet de toute autorité, l'expérience de l'écriture automatique et l'attrance pour les masques africains.

L'aube ou le petit matin, le bout du petit matin et l'aube...

## II

« *Fais ça pour moi !* »

René Ménil a un service à demander à Charlotte, sa sœur.

La Martinique apparaît ensoleillée, ce jour-là. Et pourtant, une éclipse s'éternise. La population souffre de l'ombre imposée par les autorités qui agit comme une chape de plomb.

René est professeur de philosophie. Avec d'autres enseignants du lycée Schœlcher de Fort-de-France, il a participé à la rédaction d'une revue. Les ciseaux vichystes sont affûtés. La publication est soumise à une censure préalable qui produit des effets de style et de pensée. Il faut lire entre lignes, remplir les blancs et les silences, interpréter les symboles, les ellipses, les antiphrases. Tout l'art est de dénoncer sans nommer.

Le premier numéro est bien modeste, mais c'est un concentré explosif. Il a 76 pages. La couverture annonce tranquillement : *Tropiques, n° 1, avril 1941,*

*Revue culturelle, Fort-de-France (Martinique). Le numéro coûte 12 F et l'abonnement pour les quatre annuels prévus 40 F.*

Il s'ouvre sur deux textes d'Aimé Césaire.

Il s'agit d'abord d'une «Présentation» sur deux pages :

*«Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle. Et mon ouïe mesure par la Caraïbe l'effrayant silence de l'Homme. Europe. Afrique. Asie. J'entends hurler l'acier, le tam-tam parmi la brousse, le temple prier parmi les banians. Et je sais que c'est l'homme qui parle. Encore et toujours, et j'écoute. Mais ici l'atrophie monstrueux de la voix, le séculaire accablement, le prodigieux mutisme. Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de civilisation, la vraie, je veux dire cette projection de l'homme sur le monde ; ce modelage du monde par l'homme ; cette frappe de l'univers à l'effigie de l'homme.*

*Une mort plus affreuse que la mort, où dérivent des vivants. Et les sciences ailleurs progressent, et les philosophies ailleurs se renouvellent, et les esthétiques ailleurs se remplacent. Et vainement sur cette terre nôtre la main sème des graines.*

*Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une pousse. Ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons. En vérité, terre stérile et muette...*

*Mais il n'est plus temps de parasiter le monde. C'est de la sauver plutôt qu'il s'agit. Il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme.*

\*

\* \*